

La Mission de Kossuth.

Mr. Smith de l'Alabama, prononça dernièrement dans la Chambre des Représentants (E. U.) le discours suivant contre les prétentions de l'agitateur hongrois :—

Messieurs,

L'avis que j'ai donné ces jours derniers, des résolutions que je me proposais d'introduire en cette chambre m'a fait aux yeux du pays une position bien extraordinaire et m'imposait le devoir de présenter quelques explications sur l'objet et le motif de leur introduction. Je desirais faire voir que, lorsque j'ai fait connaître mon désir d'émouvoir ces résolutions, il y avait certainement des considérations sur lesquelles on pouvait les appuyer, et je ne puis m'expliquer la-dessus sans entrer dans le mérite de la résolution qu'on vient d'adopter et, en même temps, aborder le fond de toute la question relative à Kossuth.

Je considérerai d'abord Kossuth tel qu'il se présente aujourd'hui, comme proscrié de son pays, comme exilé. Il en est qui croient que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, c'est d'être banni de son pays; mais il n'en est pas toujours ainsi. L'intensité du mal dépend des circonstances telles que l'état du pays d'où l'on est banni, de sa situation, de ses richesses, de sa pauvreté, de ses lois, et aussi de la condition dans laquelle on y vivait avec le parti qui en a été banni dans le même temps. Il s'ensuit que ce n'est pas toujours un malheur.

Je me rappelle que Diogène fabriqua de la fausse monnaie pour se faire exiler de l'ont; je me souviens que Stratonise se rendit faussaire pour être banni de son pays; ils pensaient qu'être exilés de tels pays, c'était être délivrés de la prison. Or, je pense que si ces choses étaient sérieusement appliquées à l'histoire de la présente condition de la Hongrie, Kossuth ne devrait pas être regardé comme un homme malheureux, mais bien plutôt comme un homme très favorisé. Nous voyons dans l'histoire de Thémistocle, que lorsqu'il fut chassé d'Athènes, il se réfugia à la cour de Pers; où il fut reçu avec tant de générosité, que le grand monarche Persan lui donna six villes, une pour son vin, une pour sa viande, une pour son pain, une pour sa charnure, une pour sa garde-robe et une, je suppose, pour sa mente. Eh bien! ce Thémistocle, vivant dans un si grand luxe, oubliant sa pauvre petite Athènes et se regardant comme le plus fortuné des mortels, et, considérant les richesses, les grandeurs dont il était environné, il exessait de la main la tête de ses enfants, et s'écriait: "Nous étions perdus, si on ne nous eût perdus!" Heureux Thémistocle! Considérons maintenant encore une fois Kossuth. Le voilà en présence du peuple américain, plus fêté qu'aucun homme ne le fut jamais. Assemblées privées, assemblées publiques, salons particuliers, salons d'états, tous sont ouverts pour l'accueillir; chefs d'armées, autorités municipales, tous l'entourent de pompes, selon les circonstances des lieux et des temps; Vin, femmes et bonbons, lui sont tous favorables. Ses pas sont illustrés et ses sentiers égayés. Heureux, heureux Kossuth! et, outre cela, il paraît qu'une partie de sa mission (car je ne propose de discuter un peu le mérite de cette mission au soutien de ma thèse) consiste à demander de l'argent.

Maintenant, M. l'orateur, et conformément à ma proposition, je me propose de le présenter à cette chambre, comme venant récolter de l'argent; c'était en partie son affaire. Ses amis nous apprennent qu'il fut retenu en Angleterre, et qu'il ne put arriver sur nos rivages

aussitôt qu'il l'aurait désiré, parce qu'il était là pour arranger les choses, et pourvoir aux besoins de ses associés, par une souscription qu'il avait suscitée à Londres. J'ai vu dans son dernier discours à New-York, qu'il déroule un petit rouleau imagique, qui lui en cause grand plaisir, et qui fait aussi grand plaisir à son auditoire; il s'agit de deniers, il s'agit de grands diners, qui doivent être comme un stimulant aux sentiments publics, à ceux du Congrès comme à ceux de tout le peuple américain. Il est bon de se souvenir que la seconde bonne pensée sobre vient, non seulement après le dîner, mais après la digestion.

Ce petit document qu'il a déployé s'énonce ainsi: "M. Louis Kossuth." Il (ce document) vient de la ville de Cincinnati. Quoiqu'il soit, Kossuth peut seulement avoir cette ville, qui est un saloir à lard, comme une des six, il pourra bien être aussi content que Thémistocle. Voici ce document:

"Cincinnati, Ohio, 14 nov. 1851.

M. Louis Kossuth, gouverneur de Hongrie. Monsieur,—J'ai autorisé l'Office d'assurance sur vie et la Société de crédit à New-York, de vous donner, en mon nom, un billet de mille piastres.

Bien respectueusement, votre..... W. SNEAD."

Cela fut gracieusement reçu; alors l'exilé hongrois procéda à soumettre une demande pour recueillir plus d'argent.

(Ce s'élève une question d'ordre qui prit un certain temps avant qu'on put la terminer; alors M. Smith continua ses remarques comme suit.)

Pour contenter le monsieur qui m'a si souvent interrompu, je ferai cette remarque, qu'il n'est impossible de donner l'explication que je vais faire, sans insister sur les résolutions que j'ai soumise l'autre jour; et je ne puis soutenir ces résolutions sans entrer dans le mérite du sujet. J'en aurai bientôt fini par le temps qui court; mais j'espère que je ne serai plus interrompu davantage.

Le sort des cinquante malheureux tombés à Cuba, et dont la fin tragique est encore fraîche dans nos souvenirs, doit suffire pour amener à réfléchir le peuple américain, ainsi que ses congrès, et le porter à faire une enquête solennelle, s'il lui convient d'inviter, de soutenir, d'encourager et de fêter un autre étranger, un autre intrigant politique, qui ne se donne aucun arrêt, aucun repos.

Il est impossible pour quiconque voudra considérer la question en face et d'une manière calme, de ne pas voir une grande similitude entre l'expédition de Lopez et toute autre expédition qu'on voudrait former en ce pays, en faveur de la Hongrie. Nous ne pouvons encore assigner à Lopez sa vraie position; peut-être la postérité trouvera-t-elle en lui les éléments d'un martyr et d'un héros. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il fascina la jeunesse de ce pays, trompa les vieillards, non publiquement, ni par l'effet de son éloquence, mais par ses conversations à table, ses entreprises privées, ses prêts, et ses questions d'esclaves.

Antéons-nous un moment sur ce point. Nous voyons que Kossuth a prétendu en Angleterre que l'objet de sa mission en ce pays était de tâcher d'inviter l'Angleterre et l'Amérique sur un nouveau principe de non intervention. Quand il est arrivé ici, on lui dit que trois millions de jeunes gens étaient prêts à l'aider; qu'une non-intervention armée était le thème

de l'Amérique; alors il dit que le grand objet de sa mission était plus d'être accompli.

J'ai maintenant dessein, avant de vous présenter mes résolutions, de vous référer à quelques-uns de ses discours. Je vous ferai voir qu'ils contiennent des phrases qui donnent prise à mes résolutions. Souvenez-vous que ça est un axiome de notre politique, depuis la fondation de notre gouvernement, de rester chez nous, de soutenir nos guerres et de nous mêler de nos affaires, en laissant les autres nations du globe en faire autant. Souvenez-vous aussi que nous avons adopté un statut, qui déclare traître tout homme qui en aide un autre à mettre le pied sur le territoire d'une nation avec laquelle nous sommes en paix. Maintenant devitez ce que Kossuth des motifs de sa présence aujourd'hui parmi nous.

Le motif, citoyens, est que l'acte généreux de ma délivrance a fait naître par tout le monde la conviction que cet acte généreux n'est que la manifestation de votre résolution de mettre votre poids dans la balance où les destinées du continent européen se sont pesées. Vous avez fait connaître dans tout le monde, par ma délivrance, que vous vouliez dire: "Vous, nations opprimées du continent de la vieille Europe, soyez dans la joie; je, le jeune géant de l'Amérique et ses bras puissants au-delà des mers, pour vous offrir une main fraternelle à l'aider." C'est ainsi qu'on interprète votre œuvre patriotique le monde.

C'est pour cela que ma délivrance a été fêtée depuis la Suède jusqu'à Portugal, comme un rayon d'espérance; c'est pour cela que toutes ces nations qui desirer le plus ma présence en Europe, m'ont dit unanimement: "Hâtez-vous, hâtez-vous d'aller vers le grand, le riche, le puissant peuple des États-Unis, et rappelez en un seconds fraternel pour la cause de votre pays, si intimement liée avec la cause de la liberté européenne."

Je réfère à ces discours pour faire voir que mes résolutions sont fondées en fait. Mais, indépendamment de tout acte, nous avons une autre preuve bien extraordinaire. Kossuth a été invité à faire une revue de la milice de New-York; il a été invité à paraître devant la milice avec tout le brillant des hochets militaires, sans aucun deuil, à exhorter à tous ces hommes en armes les mêmes sentiments qu'il a exprimés dans les autres assemblées. Voici ce qu'il a dit à l'occasion de cette invitation: "On m'a dit que j'aurais l'honneur de faire la revue de votre milice patriotique: Oh! bon Dieu, combien mon cœur bat à l'idée de voir cette brave armée enfilee en faveur de la liberté contre le despote!" L'univers sera libre, et vous, vous serez les sauveurs de l'humanité."

Maintenant, je vous le demande, n'avais-je pas raison de vous présenter mes résolutions? J'invite la chambre à porter son attention sur cet homme à poitrine éloquent, à grand génie, à haut caractère, arrivant, comme il le fait, des plaines où les batailles de la liberté ont été données, gagnées et perdues; je prie la Chambre de le considérer dans ses discours et dans sa position avec toute sa candeur, et de dire s'il n'y a pas lieu de croire que ces harangues inflammatoires excitent les jeunes gens et les ambitieux à susciter une expédition. Combien faudrait-il de temps pour que New-York avec ses trésors humains, ses forces maritimes, épipât et complât une expédition? On sait que New-York fut l'âme, la vie et le centre de la malheureuse expédition de Cuba. Mais j'arrive aux propositions générales qu'il avance dans quelques-uns de ses autres discours. Hâtez-vous, citoyens, à cet homme, étalez-nous récompenser dignement de notre hos-

pitalité envers lui, de venir ici, si tôt, si directement, sans rougir et sans le siter, se mêler d'une manière si directe et si publique de nos affaires privées? Que dit-il? Non content de recevoir les hommages du peuple, il obsède le Congrès, et nous conseille de rappeler notre Ministre de Vienne. Quel comble d'impudence il y a là! Il nous dit que nous pouvons nous conserver M. Hulsemann. Voici son langage:

"Maintenant, quant à votre ministre à Vienne, comment pourriez-vous consentir à le laisser là, avec votre opinion sur la cause de Hongrie? au fait, je n'en sais rien, mais tout ce que je sais, c'est que la présente atmosphère absolue de l'Europe ne convient point aux principes américains. Je connais un homme qui pourrait vous raconter de curieux faits sur cette matière. Mais, quant à M. Hulsemann, je pense qu'il ne serait pas bien pressé de quitter Washington. Il a très bien digéré la pillule caustique que M. Webster lui a si glorieusement administrée."

Maintenant, voyez la finesse magique de ce sublime orateur! Voyez avec quelle délicatesse il mêle la flatterie à la censure! Quoi! il est presqu'aussi poli et aussi ingénieux que St.-Paul, qui, lorsqu'il plaida devant Agrippa, applaudit ainsi son chemin vers le cœur de ce roi par ce délit magique: "Je me crois heureux, ô roi Agrippa, d'avoir à répondre pour moi-même devant vous aujourd'hui, principalement parce que vous êtes instruit des questions et des coutumes qui sont répandues parmi les juifs." Ne jettez-vous pas ces pièges contre notre députation autrichienne et contre notre respectable représentant à cette Cour, il flatte M. Webster, voulant sans doute obtenir, (et sans doute il l'a déjà obtenue) l'influence des amis de M. Webster; mais il ne connaît pas le cœur américain. Nos triomphes nous font plaisir et nous réjouissent. Nos amis se réjouissent quand la victoire est passée; mais ce n'est pas à nous de tourner le couteau dans la blessure; nous ne sommes pas assez froids pour cela. Le triomphe de M. Webster dans cette petite affaire de diplomatie a été très complet contre M. Hulsemann, très satisfaisant et très agréable. Mais M. Webster n'a-t-il joué du chagrin qu'il a causé à son respectable adversaire? Non. Il s'est réjoui mentalement à la vue de son petit poupon, sa grande petite lettre! Maintenant je dis à Kossuth que M. Webster a éprouvé un profond dégoût de ce honteux effort pour faire revivre une vieille querelle, et insulter à M. Hulsemann, en se servant contre lui de paroles de mépris mêlées à une allusion flatteuse au secrétaire d'état. Je fais allusion à cela pour demander s'il conviendrait à un exilé amené en ce pays, sur l'invitation du gouvernement, avec l'assentiment du peuple, de venir si tôt et sans pudeur, se mêler de nos affaires publiques et privées?

Mais je dois me hâter. Cet homme, lors du dernier discours qu'il fit à New-York—discours contre lequel je n'ai aucune observation à faire—avait sans aucun doute, vu ou entendu mes résolutions avant de le prononcer, car on le trouve exempt de cet incendiarisme qui caractérise ses premiers discours. Dans cette harangue, il dit néanmoins que le général Washington n'a jamais recommandé la non-intervention nationale. Tout le monde, M. l'orateur, sait quelle a été notre politique; il n'est pas nécessaire que Washington l'ait recommandée en tant de mots; son terme de neutralité suf-

fisant; ce terme a été la base de la politique qui nous a gouvernés dans tous les temps; et quel a été le résultat de cette politique?

Et bien! avec un faible commencement de trois millions d'habitants, nous sommes maintenant parvenus à vingt-trois millions; d'un petit nombre d'Etats, nous voilà rendus à plus de trente; de peuple en haillons, nous sommes devenus le peuple le mieux vêtu du monde; de la pauvreté nous sommes élevés à la prospérité et à une grande richesse. Comment et pourquoi avons-nous obtenu toutes ces choses? Nous avons obtenu tout cela par notre attachement à ce grand principe de rester chez nous et de penser à nos seules affaires. C'est un principe sur lequel l'homme privé s'appuie; c'est un principe par le moyen duquel une famille privée prospère; c'est un principe qui donne la paix, la prospérité et la joie à un village; c'est ce principe qui nous a élevés au plus haut gouvernement du monde. Mais Kossuth nous dit que nous devons maintenant abandonner ce principe; qu'il était sage lorsque nous étions jeunes, mais qu'à présent que nous sommes devenus géant, nous devons le rejeter.

Maintenant, voici un autre grain de philosophie pour vous. Nous pouvons tous résister à l'adversité. Nous connaissons les bienfaits, et ils sont nombreux, de l'adversité; elle est le creuset de la fortune, la clef de fer qui ouvre les portes dorées de la prospérité. Je dis que Dieu bénit l'adversité, quand on la comprend sagement; mais le rocher sur lequel les hommes et les nations échouent, c'est la prospérité elle-même. Cet homme dit que nous sommes devenus un géant et que nous devons abandonner la sagesse de nos commencements. Mais moi, je dis que c'est maintenant que nous devons être sur nos gardes. Nous sommes assez grands, soyons satisfait. Ne laissons pas croître notre ambition; prévenons l'enflure de notre orgueil, et soyons contents de ce que nous avons obtenu. Vous rappelez-vous l'histoire de ce vieux gouverneur, qui avait été élevé d'un état de misère, après s'être vu couvert de haillons. Le roi ayant découvert en lui du mérite et de l'intégrité, le fit satrape et commandant de plusieurs provinces. Il devint puissant; c'était sa coutume de se faire escorter, plusieurs fois dans l'année, par tout le pays, pour voir et pour être vu. Il était reçu et reconnu partout comme un grand homme, et un haut gouverneur; mais il finit transporté avec lui une boîte mystérieuse, et, de temps en temps, il regardait dedans; mais il ne permettait à personne d'en voir le contenu. Cette boîte excita beaucoup la curiosité; enfin quelqu'un de ses amis obtint de voir ce que la boîte contenait. Qu'y virent-ils donc? Ils y virent un paquet de vieux haillons, les vêtements dont il avait fait usage dans sa pauvreté et sa condition humble; et il leur dit qu'il les portait avec lui, afin que si son cœur voulait s'enorgueillir, son ambition s'élever, et son orgueil le surmonter, alors il pût regarder ces haillons, et résister à leur vue aux tentations de l'orgueil et de la prospérité.

Voyons si cela peut être utile à notre histoire. Levez, s'il y en a un, le voile qui cache la pauvreté de cette Union, quand elle ne se composait que de treize Etats; le voile qui cache les haillons de nos soldats de la Révolution. Levez le couvercle de la boîte qui renferme la pauvreté de notre commencement, afin que vous vous souveniez comme ce vieux satrape des jours de votre misère, et que vous soyez assez courageux pour résister aux conseils de cet homme qui vous dit que vous avez été sages, dans votre jeunesse, mais qu'aujourd'hui, devenus géant, vous devez ab-

REVISION.

LA CONDAMNATION

DU

GENERAL CUSTINES.

(Suite.)

Je vais répondre sur ce fait, dit l'accusé. J'ai fait dresser des poteaux dans Mayence! sans doute j'y en ai fait dresser, et voici pourquoi: les habitants faisaient tous les jours des réclamations auxquelles il n'était pas possible de faire droit, du moins pour le moment. Ils réclamaient de la république des indemnités qui ne me paraissaient pas fondées; d'un autre côté, Francfort venait d'être livrée par les habitants; je craignais que l'on ne se servit du prétexte de réclamer pour exciter une fermentation. J'observai à cet égard que si l'on en avait fait planter à Valenciennes, cette ville n'aurait peut-être point capitulé.

Custines vient de dire, continua le témoin, que les habitants de Mayence faisaient des réclamations qui lui paraissaient ne pas être fondées. Il est bon que le tribunal et l'auditoire, sachent que, lors de la prise de Mayence, il avait fait enlever les meubles, et, généralement, tout ce qui se trouvait dans le château de l'électeur; or, ces objets étaient pour le peuple une propriété nationale, dont on ne

pouvait, sous aucun prétexte, le déposséder. Aussi la convention mayençaise prit-elle le parti d'en écrire à la convention nationale de France, dans la vive persuasion que celle-ci, après avoir examiné dans sa sagesse la légitimité de sa demande, ne manquerait pas de la prendre en considération, et y ferait droit.

Les membres de l'électeur, dit Custines, tant ceux qui se trouvaient chez moi, que ceux que j'avais fait transporter ailleurs, devaient être mis en vente: on a même vendu son vin à Mayence.

Custines, ajouta le témoin, avait joni de ma confiance jusqu'au combat du 6 janvier, livré à Luckheim devant Mayence, lequel commença à trois heures du matin: il n'y eut venu qu'à huit heures, c'est-à-dire, quand tout était perdu.

Le combat dont parle le témoin, répliqua l'accusé, et dont il parle comme d'une chose qui lui a arraché le peu de confiance qu'il pouvait avoir en moi, j'étais loin de le prévoir; sitôt que j'eus fus instruit, j'ordonnai que l'on me sellât des chevaux, et je partis; j'arrivai lorsqu'on faisait la retraite; je ne pouvais plus rien faire: je me suis retiré à Landan dans le meilleur ordre.

Enfin Custines, dit le témoin, n'a jamais aimé recevoir des avis de sûreté: la preuve est dans l'affaire de Francfort, dont il était prévenu deux jours d'avance. Il a été battu à Greintin, et cela n'est point difficile à croire; tout le monde sait que, quand on est maître des montagnes, on doit se placer en haut; eh bien! lui, resta en bas. Il s'est excusé de n'a-

voir point pris Manheim, parce qu'il disait n'en avoir pas besoin, attendu qu'il tiendrait la campagne; et, au lieu de tenir cette promesse, il se retira à Landan, abandonnant Mayence, la convention mayençaise, tous les patriotes et la brave garnison qui se trouvait dans cette ville. Enfin, en ce qui concerne les conquêtes de Custines en Allemagne, tout le monde sait qu'elles ne lui ont pas coûté beaucoup de peines, au point qu'on l'appelait l'enfonceur de portes ouvertes.

Un des derniers témoins qui parut fut François Hébrard Vincel, secrétaire-général de la guerre. Il déposa que les faits dont il avait à parler étaient appuyés par des lettres officielles; que relativement à la ville de Lille, il y avait eu une désobéissance constante et bien prononcée de la part de Custines et de Lamarlière;

Qu'il voulait enlever à Favart le commandement de Lille, en faisant extraire soixante-seize bouches à feu; qu'il y avait peu de garnison dans cette ville; que Lamarlière y avait introduit des étrangers, des officiers et des troupes ennemis; qu'il y avait conservé des généraux déshérités; qu'on avait mis beaucoup trop de prisonniers dans la citadelle; qu'il y avait trop peu de subsistances, par le défaut de soin du commissaire Petit-Jean;

Que le mot d'ordre donné le 31 mai l'avait été un moment, on ne fut point libéré de l'éclatant de la semat national, où des courriers, envoyés par le ministre allaient désabuser l'armée sur des faits dont on lui dénigrait

la vérité; que les courriers adressés aux commissaires ont été interceptés par Custines; qu'alors il faisait arrêter les commissaires du pouvoir exécutif;

Qu'il écrivait ensuite au ministre: "Il est à croire que si la ville de Condé eût été aussi bien approvisionnée que celle de Mayence, elle n'eût pas été prise;"

Qu'il lui a demandé de tirer de Lille des bouches à feu pour Cambrai et Bouchain;

Que, le 16 juin, il a donné le pouvoir monstrueux à Devigny, aristocrate, chevalier du poignard, de se transporter dans tout son commandement, d'en extraire tous les fusils, sabres et carabines; que ce Devigny est venu jusqu'à Compiègne pour y enlever les chevaux de remonte, et qu'il y a agi en despote au nom du général;

Que ce contre-révolutionnaire avait tenté de désarmer tous les corps fidèles à la nation, pendant qu'en même temps on voulait enlever de Paris tous les effets d'armement et de campement;

Qu'il a donné ordre à Kilmaine, qui devait marcher sur Liège et Namur, de ne pas y aller, et de se porter avec deux mille hommes sur Ailon, qui ne devait être que le point de condaire d'une attaque;

Qu'il a donné ordre de fusiller les soldats pour trois cas différents;

Qu'il a écrit à Brunswick une lettre indigne d'un républicain, et où il lui prodiguait les vils éloges; que Dumouriez en agissait de même en campagne à l'égard des prussiens;

Qu'il a écrit une lettre à la convention, où

il montrait ses sentiments, en appelant le côté des patriotes une arène de gladiateurs;

Qu'il s'est entouré de généraux les plus anti-républicains, qui ont dit, au sujet des commissaires arrêtés, que, si on en rattrapait, il ne faudrait pas les conduire à la citadelle, mais bien les faire pendre;

Qu'il a eu le projet de livrer Lille à Pennemi, et que, s'il n'eût pas été rappelé à Paris, la France n'aurait plus de frontières ni d'armée du Nord.

Le témoin, ajouta le témoin, que lecture soit faite de toutes les pièces dont je suis porteur, me réservant, lorsque l'accusé se sera expliqué sur chacune d'elles, de faire aussi des observations à mon tour. Tout cela ne pourra que jeter le plus grand jour sur la conduite de l'accusé depuis son arrivée à l'armée du Nord.

Le greffier donna successivement lecture d'un grand nombre de pièces dont nous croyons devoir nous dispenser de rendre compte. L'accusé s'expliqua sur chacune de celles qui le concernaient, telles, par exemple, que sa lettre au général Favart, commandant à Lille, par laquelle il lui demandait de lui envoyer 76 bouches à feu pour le camp de la Magdeleine; il dit n'en avoir pris que 41 pièces, et qu'il en restait encore plus qu'il n'en fallait pour défendre la place; que d'ailleurs ce n'était que d'après l'avis d'un homme de l'art qu'il avait donné l'ordre de transporter ces 76 bouches à feu au camp de la Magdeleine, pour le fortifier.

Toutes ces lectures durèrent cinq heures